
CITOYENNETÉ ET ACTION : quels sont les enjeux?

Publications occasionnelles d'Inter Pares

Inter Pares est une organisation canadienne qui œuvre à la promotion de la justice sociale au niveau international. Au Canada et dans les différentes parties du monde où nous travaillons, nous cherchons à favoriser une meilleure compréhension des causes profondes de la pauvreté et de l'injustice et du besoin inhérent de changement social. Nous appuyons des communautés dans les pays en développement afin de créer un avenir sain et sûr pour tous. Nous soutenons la lutte des gens pour l'autodétermination, leurs efforts pour défier les obstacles structurels au changement et les approches alternatives de développement qu'ils mettent de l'avant.

Citoyenneté et action : quels sont les enjeux?

par Brian K. Murphy

Ce texte est l'adaptation d'une conférence prononcée par Brian K. Murphy dans le cadre du Colloque d'ouverture du Programme d'été de l'Institut de développement communautaire de l'Université Concordia, qui s'est déroulé à Montréal, le 16 juin 2003.

*Avant de répondre à la question qui s'impose et qui semble de loin la plus urgente, « Qu'est-ce qu'on devrait faire? », il convient de réfléchir à celle-ci : « Comment doit-on penser? ».*¹

Martin Heidegger

Laissez-moi vous parler d'un événement auquel j'ai assisté récemment en tant que spectateur, comme vous ici aujourd'hui, et permettez-moi de vous présenter les leçons que j'en ai tirées. En février dernier, par une froide soirée d'hiver, je me suis rendu à la Bibliothèque nationale d'Ottawa pour assister à la conférence annuelle Mandela, qui commémore la marche de Nelson Mandela vers la liberté, le 11 février 1990. L'événement s'inscrivait dans la semaine de l'histoire des Noirs et était organisé par une équipe remarquable de bénévoles – une équipe multiethnique, dois-je ajouter – dirigée par celle que l'on surnomme la « bénévole-en-chef », une femme noire, solide et passionnée, nommée June Girvan.

June croit si profondément en la solidarité sociale, la responsabilité citoyenne et les valeurs communautaires qu'on la croirait presque d'une autre époque : elle incarne ces valeurs et s'en inspire dans son quotidien comme si toutes les personnes sensées se devaient de les partager. Le fait que ces valeurs puissent sembler quelque peu surannées dans le monde matérialiste et individualiste d'aujourd'hui ne fait pourtant pas de June une personne vieux jeu. Au contraire, elles font d'elle une radicale. Car si June parvenait à transmettre les valeurs qu'elle prône, la société toute entière serait transformée. Évidemment, bien que je ne la connaisse pas intimement, je me doute bien que June n'est pas naïve au point de s'attendre à ce que les changements qu'elle espère surviennent dans un avenir prochain, ni même au cours de sa vie. Pourtant, elle les veut, leur donne place dans sa vie et travaille à y arriver, quoi qu'il advienne.

Je crois que June Girvan peut nous servir de modèle aujourd'hui : elle n'est pas célèbre, elle travaille dans sa sphère, est compétente et efficace, et c'est une militante communautaire; bref, elle fait ce qu'il y a à faire.

June a fondé, en collaboration avec ses amis, une organisation appelée *J'nikira Dinqinessh*. Elle a expliqué que *J'nikira* signifie que le monde est un, que dans l'unicité il y a diversité et que c'est de la diversité qu'émanent la vie et le tout. Le monde dans sa diversité est un.

On nous a également dit que *Dinqinessh* signifie : « Vous êtes tous merveilleux et splendides! ».

J'nikira Dinqinessh est un organisme voué à la promotion et à l'affirmation du concept que nous appartenons tous à la même famille humaine. Sa mission s'exprime ainsi : « Nous collaborons avec d'autres pour admirer et célébrer les merveilles et la splendeur de notre glorieuse diversité humaine ».

Je vous salue donc aujourd'hui comme nous a salués June, le 12 février dernier : *J'nikira Dinqinessh!* Le monde dans sa diversité est un : vous êtes tous merveilleux et splendides! Et je vous offre June Girvan à titre d'inspiration.

Beaucoup de personnes ici aujourd'hui, de vieux amis ainsi que des nouveaux, peuvent également nous inspirer ...

Les questions : Qu'est-ce qui est en jeu? Quelle est l'urgence?

Les questions posées par les organisateurs de cette journée et qui vous suivront toute la semaine sont les suivantes : Quels sont les enjeux de l'action et du changement social? Quelle est l'urgence? Et qu'est-ce qui est possible?

Ce sont les questions qui ont émergé des séances de planification intensives du mois d'octobre dernier alors que les membres de l'équipe de l'Institut cherchaient des moyens de revitaliser le Programme d'été. Après dix années de succès incroyable, ils voulaient réexaminer le programme, lui infuser une nouvelle vitalité, bâtir sur ses acquis et

s'assurer de sa pertinence. Mais, plus important encore, ils voulaient s'assurer que le programme de cette année soit solidement ancré dans les préoccupations quotidiennes des gens venus y participer, ces nombreux activistes et travailleurs communautaires venus du Canada et du Québec mais également des États-Unis et d'ailleurs, tellement le cercle d'amis s'est étendu. La démarche qu'ils ont suivie est décrite à l'endos de la page couverture de la brochure du programme et la gamme étonnante de sessions de formation offertes en est l'illustration concrète.

Je veux soulever, d'entrée de jeu, une nuance en ce qui a trait au terme anglais « activist ». En français, on le traduit souvent par « militant » quoiqu'on utilise, de plus en plus, dans certains milieux, l'expression activiste.

Par *activiste*, j'entends un citoyen *actif* et engagé, un citoyen qui *s'active* dans son milieu à promouvoir des changements en vue de l'amélioration de la qualité de vie de la population en général. La qualité déterminante d'un militant activiste est *l'engagement*. Ainsi

l'activiste est une personne profondément engagée en tant que citoyen dans la vie sociale, culturelle et politique de sa collectivité. On parle en essence – pour introduire une troisième langue à mes propos – de *protagonismo*. Un activiste est donc un protagoniste qui prône activement la réalisation concrète de sa vision sociale.

L'activiste est une personne profondément engagée en tant que citoyen dans la vie sociale, culturelle et politique de sa collectivité.

Selon l'équipe de l'Institut, il existe actuellement un sentiment d'urgence chez les citoyens engagés et chez ceux et celles qui militent en faveur de changements sociaux, une urgence qu'il est important de comprendre et qu'il faut nommer et exprimer. L'équipe a voulu que le Programme d'été serve de tribune où les gens partageraient et exprimeraient leur sentiment d'urgence personnel, élaboreraient ensemble un cadre théorique pour expliquer la conjoncture sociopolitique à la base de cette urgence et enfin, trouveraient une affirmation de leur pratique de même que des alliés pour traduire en action concrète ce sentiment d'urgence.

Et voilà le but de cette journée et de toute la semaine.

À un certain moment, j'ai proposé à l'équipe de l'Institut une technique dont on se sert à Inter Pares pour nous aider à traverser des périodes de discussions intenses et ardues. Inter Pares est une organisation horizontale : nous n'avons

pas de hiérarchie ni de patron. Nous sommes féministes, c'est dire que nous nous efforçons de ne pas employer dans notre organisation, nos relations et nos actions, les modèles envahissants propres au patriarcat et à l'autoritarisme. Nous tentons d'inventer de nouvelles façons d'incarner notre humanité et notre vitalité. Nous sommes tous co-gestionnaires – même niveau de responsabilité, même niveau de salaire – et nous fonctionnons par consensus. Cela ne signifie pas pour autant que notre démocratie soit restreinte au principe de la majorité ou de la recherche de l'unanimité, une manière de faire ennuyeuse et qui n'est pas vraiment juste.

Nous nous efforçons plutôt de créer quelque chose de nouveau à partir des divers points de vue exprimés autour de la table; quelque chose de plus sage et de plus viable que l'une ou l'autre des idées que nous avons au départ; quelque chose de créatif et de dynamique auquel nous pouvons tous et toutes souscrire. Lorsque nous sommes enlisés, quand deux idées ou plusieurs s'affrontent, quand nous commençons à tourner en rond et que la frustration s'installe, il arrive souvent qu'une personne du groupe intervienne pour rappeler aux autres qu'il est temps (encore une fois) de préciser les enjeux de cette discussion – c'est-à-dire de préciser ce que chacun estime qu'il y a, fondamentalement, à gagner ou à perdre dans le processus de décision en cours.

Cette technique est utile parce qu'elle coupe court à la dynamique de l'argumentation circulaire et de la contradiction. Elle nous recentre sur notre vision, nos attentes, nos espoirs, nos craintes et sur notre motivation première. Règle générale, ce recentrage nous permet d'arriver très rapidement à un consensus sur ce qu'il y a à gagner ou à perdre dans les choix que nous nous apprêtons à faire. Et nous commençons à évaluer les options possibles en fonction d'une interprétation commune des enjeux. Nous ne nous débattons plus au travers des non-dits, des hypothèses opposées ou des desseins contradictoires.

Je pense que c'est dans ce sens que l'Institut pose la question : Qu'est-ce qui est en jeu? Qu'est-ce qu'il y a à gagner ou à perdre des choix que nous faisons, des choix que font nos familles, nos sociétés, nos gouvernements et les gouvernements du monde entier? De notre point de vue à chacun d'entre nous, fondamentalement, qu'est-ce qu'il y a à gagner ou à perdre? Quel est notre fantasme négatif – quels sont les horreurs auxquelles on s'attend pour notre communauté, pour le monde? Et quel est notre fantasme positif – à quel bien fondamental ou à quelle occasion de faire le bien aspire-t-on?

Quel est l'enjeu? J'imagine que beaucoup des personnes qui sont ici, peut-être toutes, ont participé aux manifestations

historiques contre la guerre qui ont eu lieu les 18 janvier et 15 février derniers, ainsi qu'aux manifestations qui ont suivi l'invasion de l'Iraq. Une des façons les plus intéressantes de savoir ce qui préoccupe le plus les gens de nos jours, c'est de lire les pancartes, écrites bien proprement ou toute griffonnées, que brandissaient les manifestants dans les rues l'hiver dernier. Ces pancartes témoignaient des véritables enjeux pour les gens, souvent avec humour et un brin d'ironie, trouvant plaisir dans le geste lui-même. Ce sont des messages qui tentent de tout dire en peu de mots et d'en inspirer d'autres. Ils essaient de résumer en un énoncé bref et succinct ce qui est en jeu pour chacune des personnes qui manifestent.

Il nous est arrivé à toutes et à tous d'être revigorés à la lecture de ces pancartes en ces matins où il faisait froid et où on essayait de se réchauffer les pieds en sautillant.

L'auteure féministe percutante, Katha Pollitt, a écrit à ce sujet l'hiver dernier. Elle nous a offert son écriteau préféré, glané lors de la manif du 18 janvier à Washington². Il disait simplement : « NOUS AVONS LES CONNAISSANCES POUR ASSURER À TOUT LE MONDE UNE BELLE VIE ET POUR NE PAS ÉPUISER LES RESSOURCES DE LA PLANÈTE. FAISONS-LE DONC ».

Ne trouvez-vous pas que ça dit tout?

« Nous avons les connaissances pour assurer à tout le monde une belle vie et pour ne pas épuiser les ressources de la terre. Faisons-le donc ».

On pourrait faire l'exercice ici et maintenant : composer un écriteau et faire connaître vos enjeux aux personnes dans cette salle. Mais ce n'est pas au programme de l'avant-midi; quoique ça devrait peut-être l'être. Plus tard dans la journée, en petits groupes, dans vos ateliers, vos animateurs et animatrices pourraient lancer la discussion en faisant l'exercice. Si vous leur demandiez de le faire? Et à la pause, les responsables des ateliers pourraient rédiger des messages qui « disent tout » en quelques mots : Quel est l'enjeu des actions qu'ils présenteront durant l'après-midi? Si je devais en rédiger un, je pense que mon message s'inspirerait d'une citation de la théoricienne féministe Andrea Dworkin : « égalité des chances et dignité pour tous » sans oublier le « sans égard au sexe, à la race ou à la classe sociale » ajouté par Bell Hooks.

Retournons maintenant à Ottawa, le 12 février dernier, et à la semaine commémorant l'histoire des Noirs. Le thème était la « réconciliation », comme le veut la tradition depuis l'avènement de la conférence Mandela, il y a quelques années. Gerry Caplan était le conférencier invité et il avait intitulé son allocution : le défi de la mémoire. Gerry a

partagé avec nous son expérience déchirante comme auteur principal du Rapport sur le génocide au Rwanda, produit pour le compte de l'Organisation de l'Union africaine. Il nous a exposé éloquentement, presque poétiquement, ce qui l'avait poussé à lancer, en compagnie du Général Roméo Dallaire, cette initiative remarquable : *Rappelons-nous du Rwanda - Le projet de commémoration du 10e anniversaire du génocide au Rwanda*.

Je reviendrai sur ce projet et sur le thème de la mémoire un peu plus loin, mais pour l'instant, je veux vous parler de l'ouverture de la conférence Mandela, faite par un jeune homme de la région d'Ottawa, Midhane Adamsu, étudiant au deuxième cycle du secondaire. On a écrit dans le programme qu'il était la voix des jeunes. On lui avait demandé d'introduire la thématique de la réconciliation. Il a commencé par nous dire que réconciliation n'était pas un mot qu'il entendait bien souvent dans les endroits qu'il fréquentait. Il ne l'entendait pas dans l'autobus et pas très souvent à l'école non plus. Et chose certaine, ses frères et ses sœurs ne le prononçaient pas chez lui, à la maison. Il a donc consulté le dictionnaire pour y lire ce qu'en disait. Réconciliation : fait de se réconcilier. Voilà, dit-il, le type d'aide que nous fournit le monde des adultes!

Il a néanmoins réfléchi un peu à la manière dont il pourrait bien expliquer le terme et voici ce qu'il nous a dit. « Quand je monte dans l'autobus et que le chauffeur me lance un regard assassin et laisse tomber ma correspondance par terre, sur le plancher vaseux – j'ai le choix. Quand je suis à l'école et qu'un punk me tasse dans mon casier en me lançant un commentaire raciste – j'ai le choix. Quand mon frère cadet porte mon chandail préféré pour une sortie et que je le prends sur le fait – j'ai le choix. »

Dans l'esprit de Midhane, ce jeune philosophe et activiste d'Ottawa, le message de Mandela, c'est : « J'ai le choix. »

On peut en déduire que toutes et tous, nous avons le choix. Et c'est là que commencent le militantisme, l'action et l'engagement social et politique. Il faut de la sagesse pour connaître les choix dont on dispose et pour avoir le courage d'opter pour ceux qui mènent vers la justice, la paix et la réconciliation.

Alors, quels sont les enjeux des choix que nous faisons ou de ceux que nous ne faisons pas? Et quelle est l'urgence?

Dans un essai³ que l'on a reproduit dans maints endroits ces derniers mois et largement diffusé sur l'Internet, John

On peut en déduire que toutes et tous, nous avons le choix. Et c'est là que commencent le militantisme.

Berger pose simplement la question suivante, « Où en sommes-nous? »

Berger écrit :

J'écris dans la nuit bien qu'il fasse jour ... J'écris dans une nuit de honte. Par honte, je n'entends pas culpabilité personnelle. La honte, comme je commence à le comprendre, est un sentiment propre à notre espèce, un sentiment qui, au fil du temps, détruit le pouvoir d'espérer et nous empêche de voir plus loin. Nous nous contentons de fixer nos pieds et de penser à notre prochain petit pas.

Des gens de partout et qui vivent dans des conditions très différentes se posent la question suivante : Où en sommes-nous? La question relève de l'histoire et non de la géographie. Quelle époque traversons-nous? Où allons-nous? Qu'avons-nous perdu? Comment pouvons-nous poursuivre sans vision plausible de l'avenir? Pourquoi avons-nous perdu toute vision de ce qui est au delà de la durée d'une vie?

C'est ainsi que John Berger pose la question des enjeux de notre époque. Et il nous oriente, comme il l'a si souvent fait, vers une solution possible: « Pour assimiler et comprendre ce qui se passe, il faut avoir une vision multidisciplinaire du monde afin de créer des liens entre des « domaines » que des barrières institutionnelles isolent les uns des autres. »

Il poursuit:

Et une telle vision, quelle qu'elle soit, ne peut être autre (dans le sens originel du terme) que politique. La condition préalable pour soutenir une pensée politique à l'échelle globale est de saisir l'unité des souffrances inutiles dont le monde est affligé. C'est le point de départ.

C'est le point de départ : « Saisir l'unité des souffrances inutiles dont le monde est affligé ». Nous revenons à June Girvan et son utilisation de l'expression *J'nikira* : le monde est un.

Qu'est ce qui *est* en jeu dans ce monde unique que nous partageons les uns avec les autres? Ma réponse à moi, c'est que l'humanité elle-même est en jeu. Tous les éléments qui font de nous des êtres humains sont en train de se désagréger et de se chosifier. Nous sommes devenus nos propres agents de destruction. Or, pour changer de cap, nous devons reconquérir notre humanité. Il faut se transformer soi-même pour être en mesure de transformer le monde. Il nous faut « faire ce choix ».

Doug Reeler, de la *Community Development Resource Association* (CDRA) en Afrique du Sud a consigné cette

merveilleuse réflexion pour illustrer ce que tout cela signifie pour lui⁴. Il commence ainsi :

Le centre n'a pas tenu. La cérémonie de l'innocence sombre. Nous avons tous échoué. L'invasion de l'Iraq est commencée. Sur ma montre, il est précisément 7h34, le 21 mars 2003. Ironie du sort, en Afrique du Sud, on célèbre, en ce jour, la journée des droits de la personne ... J'ai la tête qui tourne ... une spirale sans fin, un gyroscope brisé, déséquilibré dans ma tête ...

Reeler poursuit :

Maintenant que je n'ai d'autre choix que de choisir l'action, par où dois-je commencer? Est-ce que je choisis de m'attaquer au problème le plus pressant? Et duquel s'agit-il : celui qui fait l'actualité, le plus gros? Devrais-je plutôt m'occuper des personnes les moins bien représentées, les plus méritantes ou les plus nécessiteuses? Ou est-ce que je me bats comme je peux, d'où je suis, là où ça me touche, là où ça me fait le plus mal? Ou alors, si tout est relié à tout, où est-ce que je mène mon combat, où est-ce que je concentre mes énergies, que j'affiche mes couleurs? Où est l'avantage stratégique? Quel est le plan d'ensemble? S'agit-il surtout de se battre ou peut-on travailler plus en profondeur? Existe-t-il derrière tout cela, une question pour répondre à toutes les autres?

Comme il nous arrive souvent de la faire, Reeler trouve son inspiration chez les poètes. Il cite Christopher Fry dans « *The sleep of prisoners* » (Le sommeil des prisonniers) :

*Thank God our time is now when wrong
Comes up to face us till we take
The longest stride of soul men ever took
Affairs are now soul size.*

*(Dieu merci, nous sommes enfin prêts
Quand confrontés à l'injustice
Nous puissions aux tréfonds de l'âme humaine
Désormais, les choses sont à dimension d'âme)*

Reeler achève ainsi sa réflexion :

Ce poème m'a toujours profondément interpellé. Quelle est la dimension d'âme de toutes ces choses? À quelle dimension d'âme suis-je prêt pour m'y mesurer? Quelle est la dimension d'âme d'un activiste?

Cette interrogation me rappelle une observation de Anne Michaels dans son merveilleux roman *Fugitive Pieces*⁵.

On se méprend à croire que ce sont les petites choses et pas les grandes que nous contrôlons; en fait, c'est le contraire ... On peut, à chaque jour, soutenir et défendre les plus grandes valeurs humaines; ce sont les seules suffisamment grandes pour qu'on les perçoive.

La connaissance

La connaissance a un rôle critique dans l'action. Comment sait-on ce que l'on sait, qu'est-ce qui nous pousse à agir ou à ne pas agir, et quel type de savoir mène à l'action? Voilà les questions les plus importantes et fondamentales à se poser.

Pourquoi est-ce si important? En tant qu'activistes, nous élaborons allégrement des stratégies et des campagnes qui prennent pour acquis qu'en entendant nos paroles, les gens vont changer; que si on les informe, ils passeront nécessairement à l'action. C'est plutôt paradoxal puisque nous savons bien, à partir de notre propre expérience, qu'on agit rarement à partir de ce que l'on sait; en fait, dans nos gestes quotidiens, nous ignorons délibérément ce que nous savons pour agir dans le sens contraire.

Le savoir en soi ne mène pas à l'action et il ne suffit pas d'informer les gens pour les motiver à agir et à se mobiliser. Le savoir en soi n'est pas le pouvoir. Dans mes écrits, je me réfère au concept d'action-savoir, c'est-à-dire un savoir tellement bien ancré et profondément intégré en nous qu'il nous est impossible de ne pas agir. Il fait partie de ce que l'on est et on doit en prendre acte et agir pour préserver son soi. À l'instar de l'expression de Christopher Fry, on parle ici d'un savoir, d'une connaissance à dimension d'âme.

Les histoires de Utah Phillips, ce remarquable historien, vulgarisateur, conteur et chansonnier étatsunien, illustrent très bien mon propos. Quelques-unes de ces histoires ont d'ailleurs été reprises par Ani DiFranco. Elle nous les présente sous une forme tout à fait charmante, dans deux CD absolument géniaux : *The Past Didn't Go Anywhere* (Le passé n'a pas disparu) et *Fellow Workers* (trad. : Confrères de travail). Il s'agit d'un délicieux exemple de collaboration intergénérationnelle – où les jeunes se frottent aux aînés, les femmes aux hommes et où il est question d'égalité des sexes, des races et des classes sociales. Vous aimerez bien ces albums produits par Ani DiFranco. Je vous assure qu'ils vous feront du bien.

Au début du conte : *The Past Didn't Go Anywhere*, Phillips raconte la transformation qui s'est opérée en lui en tant que soldat étatsunien combattant en Corée au début des années 1950. Confronté à la cruauté, à la brutalité et au non-sens du champ de bataille, un jour, il a tout simplement tourné le dos au combat et a quitté les lieux : « J'ai su à ce moment-là, sur le terrain, explique-t-il, que tout cela était mal, profondément mal et qu'il fallait que ça change – et que le changement devait commencer en moi ... »

La clé de cette histoire, et d'une foule d'autres racontées par Utah Phillips, réside dans le fait que le changement n'était pas dans ce que Phillips savait mais dans la façon dont il le savait : profondément, intimement, indubitablement. Ce

savoir logeait aux tréfonds de son être; ce n'était plus quelque chose de strictement objectif mais plutôt de profondément subjectif. Il ne pouvait pas plus nier ce savoir qu'il ne pouvait cesser de respirer. En fait, le faire aurait entraîné sa mort. Phillips n'était plus aliéné à l'expérience et au savoir. Il avait « repris conscience ». Sa connaissance et son être étaient redevenus un : il avait repris son identité et reconquis son âme. C'est ce type de savoir profond qui a incité la population à descendre dans la rue et l'a mobilisée contre le militarisme et l'impérialisme depuis quelques mois. Le savoir abstrait des gens a pris dimension d'âme; ils le ressentent au plus profond de leur être.

La connaissance mène à l'action quand le savoir abstrait des gens a pris dimension d'âme; ils le ressentent au plus profond de leur être.

Par conséquent, ce que l'on sait, comment on le sait, le type de savoir qui nous pousse à l'action, les informations que l'on s'échange et que l'on diffuse, tout cela constitue un enjeu fondamental pour la survie de l'humanité. C'est à dire, pour citer Paulo Freire, comment on nomme le monde et qui contrôle cette opération.

La notion de mémoire est fondamentale. La mémoire n'est pas la nostalgie des choses, c'est plutôt la connaissance cumulative. Et c'est la mémoire que la propagande nivélitrice du matérialisme, de la consommation et des politiques identitaires réussit à effacer et à corrompre le plus systématiquement. Mémoire vient du mot latin « memor » qui signifie « avoir présent à l'esprit » ou si l'on veut : « conscience ». Les personnes qui ont perdu leur mémoire ont, à vrai dire, perdu leur esprit ou, du moins, une partie essentielle de leur esprit et de leur être. Elles se sont perdues⁶.

Se souvenir signifie prendre conscience de tout et non seulement du passé en tant que passé. Phillips le dit si bien : « Le passé n'est pas disparu ». Prendre conscience donc du passé en tant que présent, en tant qu'histoire et en tant que sentier vers l'avenir. J'aime dire que l'on se « rappelle l'avenir ». D'ailleurs, j'interprète l'expression québécoise *je me souviens* précisément de cette façon.

La mémoire, comprise ainsi, correspond à l'âme de l'action. C'est la raison pour laquelle on met tellement l'accent depuis une décennie sur les commissions de la vérité, qu'elles se tiennent en Afrique du Sud, au Salvador, au Guatemala ou plus récemment, au Pérou. On ne peut bâtir l'avenir sans avoir le passé présent à l'esprit. C'est la sagesse première qui se dégage du projet *Rappelons-nous du Rwanda - Le projet de commémoration du 10^e anniversaire du génocide au*

Rwanda, lancé par Gerry Caplan et Roméo Dallaire, et dont j'ai parlé précédemment. Sur un ton tranchant et sans complaisance, Gerry explique qu'à moins de se souvenir, on ne peut se réconcilier avec le passé; et que si on ne se réconcilie pas avec son passé, on ne bâtira jamais d'avenir nouveau, on répétera à perpétuité un passé cruel et méchant.

Dans son poème *Pushed in the Dark* (Reclus dans la noirceur), Anne Michaels dit que l'horreur est la seule expérience que la mémoire ne transforme pas⁷. Que c'est vrai! Les vérités les plus profondes sont au-delà des mots et l'histoire la plus marquante se raconte difficilement – par exemple, le génocide au Rwanda ou l'holocauste en Europe durant les années 1934-1945; les deux cents ans d'esclavage africain et ses répercussions de nos jours; l'élimination systématique, durant des siècles, des peuples autochtones de notre hémisphère et les ramifications de cela dans notre quotidien; et à un autre niveau, le génocide caché dont sont victimes les femmes et les enfants qui subissent, dans nos sociétés, nos communautés, nos institutions, nos rues et nos propres familles, les affres de la domination sexuelle, du trafic d'humains, de la violence et du meurtre.

Dans un autre poème, tiré du même recueil, Anne Michaels écrit : « Les mots font défaut à cause de la vérité⁸.

Alors, ceci étant dit, qu'est-ce qui ouvre la voie aux paroles et à l'action? Revenons à John Berger. Il dit : « J'écris dans la nuit mais je ne vois *pas* que la tyrannie. Si c'était le cas, je n'aurais probablement pas le courage de continuer ». [mes italiques]

Alors, qu'est-ce qui ouvre la voie aux paroles et à l'action?

Et il poursuit en expliquant ce qu'il voit, en plus de la tyrannie :

Je vois les gens dormir, s'agiter, se lever pour boire de l'eau, chuchoter leurs projets ou leurs craintes, faire l'amour, prier, faire à manger pendant que leur famille dort, dans Bagdad et Chicago ... Je vois des pâtisseries travaillant à Téhéran et des bergers, considérés comme des brigands, dormir auprès de leurs brebis en Sardaigne. Je vois un homme à Berlin dans le quartier Friedrichshain, en pyjama, une bière à la main, qui lit Heidegger, et ses mains sont celles d'un prolétaire. Je vois un petit bateau rempli d'immigrants illégaux sur la côte espagnole, près d'Alicante. Je vois une mère de famille ghanéenne – elle s'appelle Aya, un mot qui signifie née un vendredi – elle berce son bébé pour l'endormir. Je vois les ruines de Kabul et un homme qui rentre à la maison. Et je sais qu'en dépit de la douleur, l'ingéniosité des survivants n'est pas diminuée, l'ingéniosité qui récupère, l'ingéniosité qui emmagasine de l'énergie. Et il y a, dans cette ruse incessante et cette

ingéniosité, une valeur spirituelle, semblable en quelque sorte à celle de l'Esprit saint. Je suis convaincu de cela, dans la nuit, même si je ne sais pas pourquoi.

Ce qui nous amène à la question : Qu'est-ce qui est possible?

Quand on parle d'action et de changement, la discussion s'articule invariablement autour de la question suivante : Est-ce que des changements sociaux fondamentaux sont possibles? C'est comme si nous ne pouvions agir ou convaincre les autres d'agir à moins d'être capables de prédire les résultats de notre action et d'assurer que ces résultats sont véritablement possibles, sinon garantis. Ceci n'est pas raisonnable et c'est imprudent.

Si seule la possibilité ou la quasi certitude de réussir nous incitait à agir, je doute fort que nous agirions d'une quelconque manière; agir, s'entend, dans le sens d'activiste, agir de façon soutenue sur les aspects les plus importants et complexes du changement social.

Bien sûr que les résultats sont importants, ils sont souvent critiques et parfois même, vitaux. Mais mon expérience m'a démontré que les gens ne sont pas motivés à agir sur la seule foi des résultats anticipés. Je crois que l'expérience même de l'action est une motivation en soi. On est motivé par l'expérience d'agir, par le plaisir de l'action, et oui, par l'effet grisant que cela produit! Et lorsque nous réussissons à mobiliser les gens, c'est parce que nous avons cherché, du moins au début, à faire en sorte qu'ils se sentent bien, qu'ils se sentent vivants plutôt que morts comme avant, engagés plutôt que vaincus et encouragés plutôt que désespérés.

Et pour réussir cela, il faut établir ou renforcer le fait qu'il existe une profonde affinité, une communauté de valeurs entre les personnes qui se mobilisent – il faut affirmer notre identité universelle et renforcer la conviction, ou enfin l'espoir, que l'action menée réussira potentiellement à promouvoir ces valeurs et cette identité universelle.

Quand cela se produit, on a une campagne qui « fait du bien » dans le meilleur sens du terme. Les gens sont impliqués de manière subjective et pas seulement objectivement. Ils sont des sujets en action et non l'objet de forces et de discours extérieurs à ce qu'ils sont.

C'est habituellement vers le milieu ou la fin d'une campagne que l'action perd de son charme et devient laborieuse, que la motivation s'amenuise. Il y a deux raisons à cela : le résultat anticipé apparaît inatteignable, ou est compromis par les dirigeants, et le sentiment d'identification à l'autre et à l'action s'estompe graduellement, pour céder la place à un sentiment d'identification plus confus. La subjectivité

est alors perdue : les gens se perçoivent à nouveau comme des objets distincts plutôt que comme des sujets unis dans l'action.

On peut tirer une leçon de ceci : Nous devrions éviter l'action fondée exclusivement sur des buts grandioses, des produits et des objets. Il faut fonder l'action sur la subjectivité, les valeurs universelles, l'affinité entre tous et les grands principes; cela doit transparaître dans tout ce que nous faisons. L'horizon se déplace quand on marche ensemble et il arrive que les buts changent. Or, ce sont les valeurs et l'affinité universelles qui donnent sens et énergie à un mouvement, qui l'affirment et qui sont affirmées par celui-ci.

Lorsqu'un mouvement fondé sur ces bases est lancé, les buts à court, moyen et long terme deviennent alors les décisions tactiques d'une stratégie soutenue qui vise à promouvoir certaines valeurs et à avancer vers une certaine vision de la société et de l'être humain. La formulation des objectifs constitue le processus de médiation interne par lequel se forge le discours et le débat au sein du mouvement. Elle réduit le risque, toujours bien réel, que des objectifs contradictoires soient la ligne de faille, cette ligne qui fait éclater bon nombre de mouvements.

Je répète la question : Qu'est-ce qui est possible? Certains font valoir que peu de bien est possible dans un monde qui semble se détériorer de jour en jour et d'autres promettent mer et monde à ceux et à celles qui acceptent de les suivre. Mais à vrai dire, on ne sait habituellement pas ce qui est possible tant qu'on ne l'a pas réalisé. Et ceux qui prétendent qu'une chose n'est pas possible ont certainement raison puisque leur refus même de s'y attaquer rend leur rêve impossible.

À vrai dire, on ne sait habituellement pas ce qui est possible tant qu'on ne l'a pas réalisé.

L'histoire nous enseigne que c'est à nous ainsi qu'au monde extérieur qu'il revient de fixer les limites du possible. Quand nous tentons une expérience et qu'elle échoue, ce n'est pas forcément parce que c'est impossible à réussir. Peut-être avons-nous mal choisi le moment, ou peut-être notre action n'était-elle pas bien adaptée aux circonstances. Il faudra tout simplement que l'on essaie à nouveau.

Rebecca Solnit⁹, dans un article publié dans la revue Orion, propose une variation sur le thème de l'écriture dans la nuit, introduit plus tôt par John Berger :

Le 18 janvier 1915, dix-huit mois après le début de la première guerre mondiale, la première guerre effroyable dans le sens moderne du terme ... Virginia

Woolf consignait dans son journal intime, « L'avenir est sombre. C'est, en somme, ce que l'avenir peut être de mieux, me semble-t-il ».

Et Solnit interprète de la façon suivante les propos de Woolf : Sombre dans le sens d'insondable plutôt que de terrible, semble-t-elle dire. On méprend souvent l'un pour l'autre. Les gens s'imaginent que la fin du monde est imminente parce qu'ils ne peuvent imaginer l'avenir. Il y a vingt ans, qui aurait pu imaginer un monde sans URSS et avec Internet? Nous parlons de ce que « nous souhaitons » en termes des choses que nous voulons voir arriver, mais nous pourrions l'envisager autrement, comme dans le sens des raisons qui nous poussent à espérer. Nous espérons par principe, nous espérons tactiquement et stratégiquement, nous espérons parce que l'avenir est sombre, nous espérons parce que c'est une façon plus positive et joyeuse de vivre. Le désespoir présume qu'il connaît l'avenir.

... Le monde s'améliore et il empire aussi. Le temps qu'il vous faudra pour composer avec cette réalité correspond exactement à la durée de votre vie et si vous êtes chanceux ou chanceuse, vous ne savez pas au juste combien de temps vous avez. L'avenir est sombre, comme la nuit. Il y a des probabilités et des « bonnes chances que » mais aucune garantie.

Doug Reeler se penche lui aussi sur ce dilemme partagé par toutes et tous :

Le militantisme social portera toujours sur des combats difficiles à mener, souvent impossibles à gagner, du moins de manière concluante – ce qui fait que chaque lutte semble perdue. Mais, au fil du temps, les consciences évoluent et soudainement la société, dans son entier, bouge et la victoire est acquise. Est-ce possible d'apprendre à reconnaître des perles de victoire dans le chapelet inévitable de nos défaites? Peut-on se donner de nouvelles orientations et vouloir militer autrement, à partir d'un nouveau paradigme; lutter contre le feu avec du feu, certes quand il le faut, mais également avec de l'eau quand c'est la seule solution convenable?

Reeler parle de :

... la nécessité d'une sorte d'urgence patiente ... une patience remplie de potentiel, prête à saisir ces moments où surgissent spontanément et soudainement des occasions de changement social, politique et économique, et à en faire la prochaine phase d'un plan de développement social global.

Et pour citer à nouveau Anne Michaels : « Rien n'arrive soudainement ... tout comme la terre qui prépare

secrètement ses cataclysmes, l'histoire se bâtit graduellement, un instant après l'autre ».¹⁰

Dans un essai intitulé « *Of Courage and Resistance* »¹¹, Susan Sontag écrit à propos du « destin pérenne des principes » : ... On n'a pas besoin de réfléchir à savoir s'il est pertinent d'agir selon nos principes ou si éventuellement on pourra compter sur le succès de nos actions. Agir selon nos principes est ... un bien en soi. Toutefois, il s'agit d'un geste politique, en ce sens qu'on ne le fait pas pour soi. On ne le fait pas simplement pour agir correctement ni pour soulager sa conscience; et encore moins parce qu'on est convaincu que notre action entraînera les résultats escomptés. Nous résistons par solidarité, solidarité avec les gens de principes et les désobéissants civils d'ici et d'ailleurs, d'aujourd'hui et de demain.

Sontag poursuit ainsi :

... Il est important de garder à l'esprit qu'en matière de résistance politique la relation de cause à effet est alambiquée et souvent indirecte. Toute lutte, toute résistance est – et se doit d'être – concrète. Et toute lutte a une résonance globale. Si ce n'est pas ici, ce sera ailleurs. Si ce n'est pas maintenant, ce sera bientôt. Ailleurs tout comme ici.

Je sais que bien des gens croient que certaines situations ne changeront tout simplement jamais, y compris plusieurs des réalités qui hantent nos quotidiens; ils estiment qu'il faut centrer nos actions sur le possible. Quant à moi, même si je considère qu'il faut, bien sûr, agir dans le contexte d'objectifs que nous croyons atteignables, je pense que c'est précisément sur ces choses que d'aucuns croient inchangables, ces choses que les politiciens et les technocrates disent impossibles à enrayer : la pauvreté, la guerre, la tyrannie, l'exploitation et l'oppression sexuelle, qu'il faut axer toutes nos énergies en tant qu'agents de changement social.

Par ailleurs, il faut s'armer de patience quand on est un activiste. J'ai un ami qui s'appelle Mike Kelly. Il adore citer Bob Dylan pour illustrer toute sorte de choses. Ainsi « pour vivre en hors-la-loi, tu dois être honnête ».

Il m'a déjà dit être découragé par beaucoup d'activistes qui voulaient se voir donner « la meilleure carte du jeu, l'atout par excellence, de façon à ne plus jamais avoir besoin d'une

autre carte » ... Et de quelle carte s'agit-il? Le pouvoir absolu. La certitude.

Mais cela ne se passe pas ainsi. L'histoire est longue et peu de choses vraiment importantes et valables s'accomplissent dans le cours d'une vie. Le pouvoir absolu et la certitude sont des outils propres aux tyrans et non aux libérateurs.

Alors, qu'est-ce qui est possible? Tout. C'est simplement une question de moment.

L'action ressemble en quelque sorte au jardinage. Pour jardiner, on doit fabriquer un bon sol, l'enrichir. On le cultive, on y sème, on récolte ce qui pousse et on y sème à nouveau. Ce n'est pas le soleil qui fait le travail, mais les feuilles. Ce n'est pas la pluie non plus, mais les racines. Les racines vivent dans le sol – ce sol qui nous est donné et celui que l'on fabrique. Par conséquent, l'action directe devrait se concentrer sur le sol, la bonne terre de nos vies et de notre subsistance. Le sol de l'action directe, c'est la communauté, et cette communauté est locale et globale. Ainsi, comme je l'ai dit, l'action directe est comme le jardinage : elle donne la vie, elle est « conservation » dans le sens le plus profond et radical du terme, elle est culture, elle est action culturelle, elle est agriculture sociale.

Doug Reeler se sert d'une image similaire :

Ainsi ma réponse à la folie qui se trame entre Baghdad et Washington est de continuer à planter des graines, à me faire jardinier patient, malgré tout et sans relâche, à la recherche des bonnes personnes avec qui travailler. Je ressens une urgence tranquille, un besoin d'établir des liens plus solides à ce niveau, de mieux me centrer à ce niveau ...

Puis il se laisse aller à une réflexion sublime sur le temps et le synchronisme :

Je conçois cet ensemencement de graines comme étant fondé sur un respect nouveau du temps humain, pas le temps des politiciens ou des activistes, ni celui des donateurs, mais le temps à l'intérieur du temps et au-delà des horloges, plusieurs temps, des rythmes, des poly-rythmes et le temps du Sud. Toutes sortes de temps pour toutes sortes de choses : le temps relatif, le temps des hommes, le temps des femmes, le temps des enfants, le temps d'une histoire, le temps d'un deuil, le temps de fêter, le temps de confronter, le temps d'apprendre, le temps de cuisiner et le temps de manger tranquillement, le temps de rêver, le temps d'aimer. Le temps de prendre le thé. Nous vivons au jour le jour,

Alors, qu'est-ce qui est possible? Tout. C'est simplement une question de moment.

Je pense que c'est précisément sur ces choses que d'aucuns croient inchangables qu'il faut axer toutes nos énergies en tant qu'agents de changement social.

sous la férule de l'horloge, dans un présent pressant, mais nous vivons aussi dans le futur, en déséquilibre entre deux dieux : Chronos, le dieu du temps chronologique, linéaire, immédiat, planifié et calculé et Kairos, le dieu du temps non linéaire, éclaté, opportun, rythmique et cyclique, libre et pressenti. Si seulement on inventait une horloge *kairologique* qui nous permettrait de sentir quand le temps est venu d'agir, les autres horloges seraient superflues... Nous serions peut-être moins calculateurs et plus perspicaces, mettant davantage de cœur que de tête dans nos jugements.

« Coincés entre Chronos, le dieu du temps et Kairos, le dieu du synchronisme » : merveilleux, n'est-ce pas ?

La nature humaine

Voilà, tout ceci nous ramène en quelque sorte à la nature humaine : on nous dit que les choses sont comme elles sont et que beaucoup de nos rêves sont impossibles à cause de la nature humaine. Les êtres humains sont si mauvais ! Et si nous voulons que la vie soit meilleure, il faut contrôler toutes ces mauvaises tendances qui nous habitent. Les gens sont égoïstes ! Les gens sont superficiels ! Les gens sont myopes ! Les gens sont voleurs, violents et xénophobes. Les gens n'en veulent que pour leurs propres intérêts.

Personnellement, un tel discours me déconcerte. Quand les gens font du mal, c'est à cause de leur nature humaine mais quand ils font le bien, c'est en dépit de cette même nature humaine. Et lorsque des personnes revendiquent une société où les humains

partagent, bâtissent et vivent en considérant l'autre comme soi, où ils coopèrent et prennent leurs décisions au grand jour dans des débats publics houleux, c'est qu'ils vont à l'encontre de leur véritable nature. Ils sont dangereux !

Comment se fait-il que mes bonnes actions ne témoignent pas de ma nature humaine et que seules mes mauvaises actions en témoignent ? Comment se fait-il que tout le bien que font les humains, comparativement au peu de mal qu'ils font en fin de compte, n'atteste pas de ce qui est possible ? J'ai passé près de quarante ans de ma vie professionnelle dans les coins les plus laids de cette planète et aux pires moments imaginables, et même si j'ai vécu la terreur qu'inspirent la violence et la cruauté, même si j'ai été saisi par toute l'horreur de ce que les êtres humains peuvent se faire entre eux, le sentiment qui me reste, au jour le jour et

Quand les gens font du mal, c'est à cause de leur nature humaine mais quand ils font le bien, c'est en dépit de cette même nature humaine.

au fil des ans, n'en est pas un de terreur ni d'horreur, mais d'émerveillement. Je suis émerveillé par la capacité de se surpasser qu'ont les êtres humains, leur capacité à faire le bien et à poser le bon geste, leur capacité à s'occuper de leurs pairs parfois mieux qu'ils ne prennent soin d'eux-mêmes. J'ai été ému, et je le suis toujours, par la capacité des humains à insuffler de la joie dans les moments les plus durs de la vie.

Et je suis ici pour vous dire que les bons l'emportent sur les mauvais à un million contre un et que les bonnes actions l'emportent sur les mauvaises dans une même proportion. Qu'est-ce que la nature humaine ? La nature humaine est diversifiée. Il est dans notre nature d'être égoïste, cruel, voire même criminel. Il est également dans notre nature d'être aimant, généreux, brave et dévoué.

Nous sommes confrontés à une grande supercherie manichéenne : le bien et le mal seraient des principes qui s'opposent dans la nature, dans la loi naturelle de l'univers, des principes qui s'affrontent à perpétuité, et nos vies seraient le terrain où le bien et le mal se livrent bataille. Nous n'aurions d'autres options que de choisir le bien et de vaincre le mal.

Cette notion est fausse et dangereuse : ce que nous considérons comme étant le bien et le mal sont des possibles qui coexistent et se chevauchent l'un et l'autre. Le bien et le mal ne sont pas une dichotomie, ils constituent un tout dont les tensions créatives sont le moteur de nos vies et de l'histoire humaine¹².

Nous ne sommes pas les pions d'un combat titanesque entre principes universels. Nous sommes plutôt les auteurs des principes de la vie et de la mort, choisissant sans arrêt, dans notre imagination et dans nos actions, de vivre ou de mourir, de favoriser la vie ou de favoriser la mort.

Milan Kundera, dans un essai publié récemment¹³, parle de la perte du sens du comique et du sens du tragique dans l'existence humaine – la perte du sens de l'ironie – une perte résultant d'une résurgence de la conviction morale selon laquelle la politique est un combat perdu d'avance entre deux absolus, le bien et le mal, plutôt que la perpétuelle tension entre deux potentialités complémentaires de l'âme humaine. Il nous rappelle que la grande littérature s'inspire depuis des siècles de cette tension et que cette littérature n'a été possible que parce que les protagonistes portaient en eux ces deux potentialités et non pas, uniquement, le bien inévitable et le mal inévitable.

Kundera écrit :

Affranchir les grands conflits humains de l'interprétation naïve du combat entre le bien et le mal, les comprendre sous

l'éclairage de la tragédie, fut une immense performance de l'esprit; elle mit en lumière l'inévitable relativité des vérités humaines; elle fit ressentir le besoin de rendre justice à l'ennemi.

« Mais, conclut-il, la vitalité du manichéisme moral est invincible ».

En effet, une vitalité invincible. Et c'est le manichéisme – ce mythe du bien et du mal comme deux absolus qui s'opposent – qui a le dessus de nos jours et cela, non seulement chez les fascistes de droite, mais également chez leurs opposants de la gauche.

Il faut questionner cette tendance et y résister, aussi attrayante soit-elle. L'univers est vivant. Son possible comporte la vie ainsi que l'extinction de la vie – c'est-à-dire l'extinction même du possible. Le bien et la vie coexistent avec la possibilité de leur négation, ce que nous appelons le mal.

Être bon n'implique pas de vaincre le mal mais simplement d'être, de vivre pleinement, de promouvoir et de favoriser la vie, quelle que la soit la façon dont on la définit.

Et pourquoi ces choses sont-elles si importantes? Parce que, si nous acceptons d'être l'objet des principes égaux et opposés que seraient le bien et le mal, la subjectivité essentielle, celle qui définit l'être humain nous échappe; nous perdons la subjectivité qui justifie notre existence active et dynamique. Nous acceptons la dichotomisation du possible humain, sa schizophrénie. Nous acceptons de faire de l'existence une guerre, un combat constant et inexorable contre une force maligne (le côté sombre). Au lieu de promouvoir la force vivante qu'est l'univers, nous envisageons la vie en terme de mort. Nous acceptons d'être en guerre et nous acceptons les métaphores de la guerre qui s'opposent à la vie.

Qu'est-ce qui est possible?

Alors, quelle possibilité s'offre à nous présentement? Jonathan Schell a écrit au sujet des enjeux et des possibilités qu'il entrevoyait à ce moment-ci de notre histoire¹⁴. Schell fait valoir qu'en ces temps modernes, alors que le monde est aux prises avec un militarisme tout-puissant, un militarisme fondé sur l'équation unique de la destruction massive et de la guerre totale, un autre type de pouvoir politique voit le jour, « le pouvoir politique des peuples de résister à l'opresseur et de s'autodéterminer » et il souligne que cette force ne « coule pas du canon d'un fusil ».

Il poursuit ainsi :

« L'apparition de cette force – parlons de pouvoir coopératif pour le distinguer du pouvoir coercitif de la guerre et des autres types de violence – n'a pas été non plus un phénomène historique marginal. Le pouvoir

politique est cette capacité de décider d'une chose et de faire en sorte que la décision trouve pertinence dans le domaine de l'activité humaine. Dans la sagesse classique, le pouvoir a été assimilé à la force. À moins d'employer la force, vous étiez condamné à perdre, de sorte qu'éviter la force équivalait à abdiquer ... Mais de nos jours, les porteurs d'une force supérieure, à plusieurs égards, n'ont pas pu imposer leurs décisions, [témoignant] de la capacité du pouvoir coopératif de vaincre une force supérieure ».

Schell fait valoir que ce pouvoir coopératif nouveau est devenu une seconde superpuissance¹⁵, défiant l'hégémonie du militarisme global. Schell s'inspire d'une image suggérée par Robert Muller, l'ancien secrétaire général adjoint des Nations Unies – un Costaricain incidemment – qui a dit à propos des marches mondiales pour la paix et des grandes manifestations contre l'invasion britanno-américaine de l'Iraq que :

Y-a-t-il eu auparavant dans l'histoire du monde un tel dialogue mondial, visible, public, viable et ouvert; a-t-on jamais vu une conversation de cette nature au sujet de la légitimité de la guerre... [Désormais], il existe deux superpuissances : les États-Unis et la voix unifiée et émergeante des peuples du monde ... menant la campagne pour la paix¹⁶.

Des millions de personnes par tout le monde mènent avec succès des campagnes pour la paix et pour la promotion de la justice, de la vie et de la diversité. Ce qui est en jeu aujourd'hui à cet égard, c'est la règle du plus fort: la loi selon laquelle le plus gros, le plus fort et le plus dur – celui qui possède les plus gros canons – gagne et gouverne. Les faucons sont très conscients de ce qu'a souligné Jonathan Schell : nous sommes témoins de l'ultime résistance du militarisme – une résistance qui sera vicieuse, dure et brutale avant de s'écrouler. Mais elle s'écroulera. La seule chose qui puisse empêcher l'effondrement du militarisme omnipuissant est notre refus de nous rallier tous contre lui. Mais si le mouvement de désobéissance civile pacifique persiste, le militarisme implosera et nous pourrions faire revivre un projet universel de tolérance, de diversité et de réconciliation.

La contre-culture

Nous sommes à nouveau à l'époque de la contre-culture : une culture qui va à contre-courant de l'idéologie dominante, une culture qui ralentit, détourne et éventuellement modifie le courant dominant. Nous sommes une contre-culture et, à l'instar de toute autre véritable culture, pour s'épanouir, notre culture doit tenir de la diversité et non pas de la monoculture. Elle doit être écologique. John Berger nous dit que « la démocratie ne devrait pas se confondre

avec la soi-disant liberté des choix binaires »¹⁷. Notre contre-culture est, et doit le demeurer, une démocratie de pluriels, imaginant et soutenant divers choix, diverses possibilités, de façon à ce qu'aucune option particulière ne puisse imposer sa tyrannie de vérités et de préceptes, sa tyrannie de la loi sur la nature ou sa tyrannie de la mort sur la vie¹⁸.

Notre contre-culture est une démocratie de pluriels, imaginant et soutenant divers choix, diverses possibilités, de façon à ce qu'aucune option particulière ne puisse imposer sa tyrannie de vérités.

Se réapproprier le langage

Berger nous dit également :

« La nouvelle tyrannie, comme d'autres tyrannies récentes, repose dans une large mesure sur un abus systématique du langage. Ensemble, il faut se réapproprier les mots qu'on nous a pris et rejeter la tyrannie des euphémismes infâmes. Sinon, il ne nous restera que le mot honte. »

Oui, « réapproprions-nous nos mots ». C'est pour cette raison que mon texte d'aujourd'hui repose sur mes mots mais également sur les mots, les textes et les récits des autres. Pour bâtir mon allocution, je me suis inspiré de divers moments et souvenirs. J'ai essayé de faire le lien entre certains moments, des personnes et des mots qui ont eu de l'importance dans mon cheminement personnel et qui font désormais partie de ma fibre et de ce que je suis.

Pourquoi? Parce que nous ne sommes pas seuls et que c'est ce profond constat qui nous investit de pouvoir – un constat que beaucoup de gens, partout au monde, ont redécouvert avec étonnement, le 15 février dernier.

La résistance se manifeste à chaque instant et partout, et c'est ainsi depuis le début des temps. Si nous parvenons à établir un lien entre tous ces moments, nous disposons le canevas, la bannière, l'histoire d'un mouvement visible et irrésistible; nous avons une conspiration ouverte et des possibles en devenir, un passé qui trace la voie à l'avenir.

Il est curieux que ce soit ainsi que nous percevions le mal, comme des moments irrésistiblement unis les uns aux autres – au point qu'on nous accuse d'être des théoriciens de la conspiration, des paranoïaques. Si nous imaginons que le mal est une immense force monolithique, pourquoi ne percevons-nous pas le bien de la même façon? Pourquoi ne nous le représentons-nous pas ainsi? Ce que nous qualifions de « mal » – militarisme, totalitarisme, tyrannie

et impérialisme – semble uni dans le temps et l'espace, inexorable, indomptable et invincible. Pour une raison ou une autre, les choses que nous qualifions de « bien » ne semblent pas unies entre elles. Il faut faire en sorte qu'elles le soient.

Soyons les théoriciens de la conspiration de la puissance du bien. Conspirons et conspirons ouvertement. Rendons notre conspiration visible et inexorable, épouvante et amusante, juste et merveilleuse, rendons-la irrésistible.

Anne Michaels rejoint encore une fois nos propos :

Leçons importantes : regardez attentivement et prenez en note ce que vous observez. Trouvez le moyen de rendre la beauté nécessaire; trouvez le moyen de rendre la nécessité belle¹⁹.

Cette citation renvoie à cette phrase de Francis Ponge : « La beauté est l'impossible qui perdure »²⁰.

Si nous pouvons récupérer consciemment nos récits, partager nos histoires, faisant en sorte que notre passé devienne notre présent et se transforme en notre avenir, si nous pouvons consciemment relier entre eux la myriade et la multiplicité de moments de beauté et de bonté que nous vivons collectivement en ce monde, donnant ainsi au bien de la visibilité et du pouvoir, en nous appuyant sur les forces vives et invisibles qui l'animent actuellement, nous réussirons à bâtir un mouvement cohérent et visible. Ce faisant, en nous réappropriant nos mots pour parler du monde et en faisant appel à ceux des autres, nous filons le coton de nos rêves communs et tissons la toile du changement concerté.

À cet égard, bien que je me sois inspiré fortement de la pensée de John Berger au cours de mon allocution, je dois contester une de ses conclusions fondamentales. Cette conclusion correspond, à mon sens, à une ligne de faille fondamentale du militantisme et de l'action directe contemporaine. On doit la soulever et en débattre.

Berger conclut son essai sur l'affirmation suivante : « Toute forme de contestation de cette tyrannie est compréhensible. Le dialogue n'est pas possible ».

Disons-le. Oui, toute forme de contestation de la tyrannie est compréhensible – à l'exception de la tyrannie elle-même! Nous ne devons pas devenir notre ennemi pour le vaincre. Nous avons le choix.

Ainsi en contestant la tyrannie, il faut rejeter la tyrannie et choisir le dialogue. Par dialogue, je n'entends pas la médiation et le compromis. J'entends interpeller le pouvoir et soulever la polémique : s'approprier sa propre voix, dire les vraies choses, témoigner, se réapproprier les mots

de façon à ce qu'ils ne soient pas utilisés contre nous, de façon à ce qu'ils nous servent d'outils et de bannières.

Le dialogue constitue le texte dramatique où sont révélés, contestés et transcendés les conflits et les contradictions. Contrairement à l'assertion impatiente de Berger (et elle se comprend), il n'est pas impossible de se servir du dialogue pour contester la tyrannie, en réalité, il est essentiel de le faire. Il n'y a que dans le dialogue que nous pouvons nommer les choses significativement.

Le monologue est une forme de discours privé sans conteste. Le dialogue déplace le privé pour l'inscrire dans la sphère publique. C'est ainsi que nous nous réapproprions les mots que d'autres nous ont pris – la reconquête de notre discours. Sans dialogue, sans texte dramatique et politique, il est impossible de reprendre notre parole et de récupérer la vérité.

C'est par le dialogue que s'accomplit le renversement du discours mensonger de la tyrannie. Le tyran, conscient de cela, craint le dialogue. Le dialogue est un lieu, un espace de contestation et le tyran se maintient au pouvoir en interdisant la contestation, en bannissant le dialogue. Lorsqu'une contestation authentique du pouvoir et de la vérité prend forme, même s'il ne s'agit que d'un soupçon de contestation, les jours du tyran sont comptés, son renversement est dans l'ordre des choses – ce n'est plus qu'une question de temps.

Il faut donc embrasser le dialogue subversif. Le changement est rarement un processus catastrophique; une chose disparaît pour être remplacée par une autre, le bien remplace le mal. La transformation sociale est un processus beaucoup plus graduel que la révolution mythique mais les changements sont tout aussi fondamentaux. Quand une nouvelle réalité s'ajoute à une ancienne, la réalité toute entière se transforme. Pour reprendre une citation de Anne Michaels : « Rien n'arrive soudainement ... tout comme la terre qui prépare secrètement ses cataclysmes, l'histoire se bâtit graduellement, un instant après l'autre »²¹.

Ainsi mes amis, vous m'avez suivi, ce matin, dans les méandres de mon discours. Quel est l'enjeu, pour moi, dans ce dialogue que je prône?

Il n'est pas impossible de se servir du dialogue pour contester la tyrannie, en réalité, il est essentiel de le faire. Il n'y a que dans le dialogue que nous pouvons nommer les choses significativement.

Comme je l'ai dit plus tôt, c'est notre humanité, rien de moins, qui est en cause. C'est en exprimant notre humanité que nous nous réapproprions notre langage et que nous reconquerrons notre liberté ... C'est de cela dont il est question, à mon sens. Et, quels que soient les résultats, nous nous devons d'agir parce qu'agir est humain et que le propre de l'humain est d'agir – c'est-à-dire d'être acteur.

Être acteur de quoi? De notre humanité. Et notre humanité est intérieure. Elle est réflexion et vision, elle est nos rêves, nos idées et nos idéaux. C'est cette humanité que nous exprimons dans le monde, l'intérieur socialisé, la parole incarnée – la signification radicale du Nouveau Testament et de tous les testaments révolutionnaires et issus des traditions spirituelles du monde.

Et une partie de notre vision c'est d'imaginer ce que notre monde devrait être mais n'est pas encore – et ce monde il se vit avec les autres.

Doug Reeler conclut ainsi :

Je commence à ressentir de l'espoir, même du soulagement, quand je perçois mon travail comme étant à long terme, une œuvre qui n'est pas prête d'être achevée... quand ma colère et mon sentiment d'urgence s'étalent sur plusieurs années et s'étirent en une longue corde vibrant au rythme de mes respirations et de mes battements de cœurs les plus profonds, patiemment, et résonnante d'espoir. Pourquoi vivre autrement?

Pourquoi vivre autrement? On peut lire cette question de deux façons : Quelle autre raison aurait-on de vivre ou comment vivre autrement, tant qu'à vivre? Je pense que Reeler veut dire les deux.

L'action directe telle que je l'ai évoquée aujourd'hui est une vocation séculaire. Au sens littéral du terme, vocation signifie appel, une chose pour laquelle nous sommes appelés. Vocation signifie aussi rappel. Pour l'activiste, sa vocation est un appel et un rappel.

Un appel de la vie et de la nécessité d'être.

Un rappel de la vision de la vie et de l'émerveillement auquel aspire l'être.

L'action directe est un appel de notre humanité et un rappel de ce que notre humanité ose envisager de mieux et ose vouloir.

Pourquoi vivre autrement?

Pour conclure, j'aimerais partager avec vous quelques cadeaux qui me viennent d'autres personnes engagées comme nous dans cette lutte. Des mots glanés au fil de mon cheminement lorsque j'ai pu tirer des joies et du courage à même le courage des autres.

De Susan Freilicher :

Le cœur de la Chamane est au sud ... elle insuffle à nos vies le remède de la passion et de la créativité. Elle nous demande de nous remémorer ce temps où nos vies étaient remplies de promesse et de passion, où la vie était si captivante que nos cœurs battaient au rythme des sabots de mille chevaux. Elle nous met au défi de nous attendre à ce que nos rêves et nos fantasmes deviennent réalité. Elle nous apporte de quoi soigner notre propre potentiel.

De Jill Ruckelshaus, tiré d'un discours prononcé en 1977 :

La route sera longue, nous ne nous en tirerons pas de si tôt ... Je vous demande de donner tout ce que vous avez. Jamais nous n'abandonnerons ... Vous y laisserez votre jeunesse, le sommeil, votre sens de l'humour et parfois, la compréhension et le soutien de personnes qui vous aiment profondément. En retour, je n'ai autres choses à vous offrir que votre fierté d'être femme, vos aspirations pour vos filles, vos nièces et vos petites-filles ... et le fait qu'à la fin de vos jours, vous pourrez regarder derrière vous et vous dire qu'une fois dans votre vie, vous avez tout donné de ce que vous aviez pour la justice.

En conclusion, je pense qu'il convient tout à fait de vous laisser avec un récit qui vient de mon histoire à moi²². J'étais au Salvador au milieu des années 80, c'était lors d'une des multiples visites que j'ai effectuées dans ce pays, pendant la guerre civile; des visites qui m'ont souvent poussé aux limites de l'espoir et de ma confiance en l'humanité. Il m'est arrivé régulièrement de voyager dans les campagnes et de traverser les lignes invisibles qui démarquaient les zones sous le contrôle de l'armée et celles sous le contrôle des forces de la guérilla du FMLN. J'étais constamment confronté à la tragédie de cette lutte et à la violence que subissaient les populations. Il était très facile de se sentir complètement submergé par l'inhumanité absolue de la situation et le désespoir apparent de la cause.

Un jour que nous nous trouvions dans une petite zone d'établissement – un endroit réservé à des personnes déplacées dont nous soutenions les projets d'agriculture, nous nous promenions et sommes arrivés à l'humble case en adobe et en paille d'une famille composée de femmes. C'était le début de la soirée et le soleil se couchait sur ce petit groupe: une très vieille femme qui devait bien avoir cent ans; sa fille, âgée de près de soixante-dix ans; sa fille à elle, la petite-fille de la vieille grand-mère, qui était dans la trentaine; et une adolescente d'environ seize ans, la nouvelle génération. Une mère, une fille, une petite-fille et une arrière-petite-fille. Quatre générations de lutte à l'intérieur du même cercle.

J'ai dû leur paraître très, très grave et sans humour puisque les femmes se sont mises à rire et à me taquiner. Elles m'ont demandé pourquoi je leur rendais visite si je n'avais rien à leur dire. Enfin, la vieille grand-mère m'a dit de me détendre, de profiter de la soirée avec elles et de changer d'air. « N'ayez pas pitié de nous, dit-elle, nous sommes vivantes et nous allons survivre. Vous êtes le bienvenu chez nous, mais seulement si vous pouvez vous plaire dans notre maison et apprécier les belles choses de notre vie toute simple ».

Puis elle me demanda : « Êtes-vous heureux? ».

Je lui ai répondu que je n'en étais pas certain. Qu'est-ce qu'il y avait de bien pour me rendre heureux? Elle répliqua, qu'à ma place, elle serait très heureuse et qu'elle en jouirait à chaque jour. « N'ayez pas honte de ce que vous avez, dit-elle, profitez-en! C'est ce que vous nous devez. Jouissez de la vie, puis partagez votre joie avec nous. Nous n'avons pas besoin de votre tristesse ni de votre honte ».

On se mit alors à discuter de la maison, de la famille, des enfants, et de la guerre et de la lutte. Mais c'est le début de cette conversation qui restera toujours gravé dans ma mémoire : ce cadeau, cette leçon qui me fut offerte à moi, qui possédait déjà tellement, par cette vieille dame qui avait si peu, mais qui avait plus à offrir que je ne l'aurais jamais imaginé avant de la rencontrer. À partir de ce jour, je me suis juré que face au désespoir, je résisterais en célébrant la vie qui m'habitait et en faisant preuve du même courage d'être et de vivre qu'elle m'avait montré. Son cadeau était le cadeau de la vie.

Voilà le sens profond de la lutte. Et, si nous en avons la sagesse et la volonté, nous pouvons nous soutenir les uns les autres en célébrant ce que nous sommes ainsi que la lutte – personnelle et politique – qui définit notre être et nos vies.

Notes

¹ Heidegger, Martin. *The Turning in The Question of Technology and Other Essays*, Harper Torchbooks (Harper & Row), NY 1977, page 40.

² Pollitt, Katha. *The Smiths go to Washington*, in *The Nation*, 10 février 2003, page 9.

³ Berger, John. *Introduction à Between the Eyes : Essays on Photography and Politics* par David Levi Strauss, Aperture, avril 2003; tiré de l'édition mensuelle anglaise du Monde diplomatique, février 2003.

⁴ Reeler, Doug. *If you meet the White Rabbit on the road, steal his watch! Or what began as an attempt to write a donor report but became a crazy stream of consciousness on development-land, activism and development practice* dans le bulletin de la CDRA, avril 2003.

⁵ Michaels, Anne. *Fugitive Pieces*, page 21.

⁶ C'est la raison pour laquelle de nombreux ouvrages posent comme hypothèse de départ une personne amnésique abandonnée dans une contrée étrangère et

inconnue sans souvenir du passé et par conséquent sans connaissance du présent ni possibilité d'anticiper l'avenir.

⁷ Michaels, Anne. *Pushed in the Dark* in *The Weight of Oranges* and Miner's Pond, McClelland & Stewart, Toronto, page 31.

⁸ Michaels, Anne. *What the Light Teaches* in *The Weight of Oranges* and Miner's Pond, McClelland & Stewart, Toronto, page 116.

⁹ Solnit, Rebecca. *Acts of Hope, challenging Empire on the World Stage*, in Orion-Online. Cf. www.oriononline.org/pages/oo/sidebars/Patriotism/index_Solnit.html

¹⁰ Michaels, Anne. *Fugitive Pieces*, page 77.

¹¹ Sontag, Susan. *Of Courage and Resistance* in *The Nation*, 5 mai, 2003.

¹² Pour une analyse remarquable de cette thématique et d'autres thèmes extrêmement importants en rapport avec les dilemmes contemporains engendrés par la technocratie totalitaire dont il percevait l'émergence dans la science qu'il pratiquait, lire *The Human Use of Human Beings, Cybernetics and Society*, de Norbert Wiener, publié en 1950 et réédité en 1954 (la section la plus percutante sur la supercherie manichéenne se trouve aux pages 190-191 de ma copie écornée : Anchor Books, édition révisée, 1954). Norbert Wiener (1894-1964) était professeur de mathématiques au M.I.T. C'est là qu'il a inventé la cybernétique, cette science à l'origine des modèles théoriques et des applications pratiques des systèmes d'information et de communication. Une réédition de ce classique – un des ouvrages philosophiques les plus importants et prescients du 20^e siècle – a été publiée chez De Capo Press, Plenum Publishing, New York, au début des années 1990. Dans l'édition De Capo, on peut lire : « Seuls quelques œuvres s'illustrent en tant que point de repère marquant des bouleversements sociaux et scientifiques et [The Human Use of Human Being] fait partie ce petit groupe exclusif ».

¹³ Kundera, Milan. *Fragments inédits du prochain essai de Kundera : le théâtre de la mémoire*. Le Monde diplomatique, mai 2003.

¹⁴ Schell, Jonathan. *No More unto the breach, why war is futile*, in *Harpers Magazine*, 23 mars 2003, pages 33-46.

¹⁵ Schell, Jonathan. *The Second Superpower*, in *The Nation*, 23 avril 2003.

¹⁶ Cité par Schell dans op. cit. Il vaut la peine de mentionner un éditorial sans précédent, placé au haut de la une du *New York Times* du dimanche 16 février, dans lequel on pouvait lire que les manifestations à l'échelle planétaire de la veille avaient ouvert la voie à une deuxième superpuissance pour contester l'hégémonie unipolaire des É.-U.

¹⁷ Berger, John. *In Introduction to Between the Eyes: Essays on Photography and Politics*, David Levi Strauss, op. cit.

¹⁸ L'ouvrage de Paul Feyerabend intitulé *Against Method* (Verso, 1975, 1993, New York) est parmi les plus importants sur ce sujet. Paul Feyerabend, décédé en 1994, était l'ami et un philosophe contemporain de Thomas Kuhn. Beaucoup connaissent maintenant l'importance de *Structure of Scientific Revolutions*, ouvrage publié par Kuhn en 1962, mais peu connaissent Feyerabend et ce traité remarquable sur la science, la politique et la connaissance. *Against Method* est une réflexion extraordinaire sur ce que j'ai appelé ailleurs « l'épistémologie politique » – à savoir la politique de la connaissance et la relation qui existe entre l'énoncé d'une connaissance dans l'abstrait et la pratique de cette connaissance dans le concret (dans le monde politique). *Against Method* est un examen incisif et percutant, quoique personnel et bienveillant, de la nature de la recherche et du savoir et ses commentaires sur la diversité, la subjectivité et l'autodétermination sont fondamentaux pour éclairer les multiples problèmes qui nous préoccupent en cette époque caractérisée par l'hégémonie des sciences institutionnalisées et de la réingénierie sociale et mondiale.

¹⁹ Michaels, Anne. *Fugitive Pieces*, page 44.

²⁰ Ponge, Francis. *The silent world is our only homeland*, in *Against Forgetting, Twentieth Century Poetry of Witness* (édité par Carolyn Forché), Norton, New York et Londres, 1993, pages 223-225.

²¹ Michaels, Anne. *Fugitive Pieces*, page 77.

²² Tiré et adapté de Brian K. Murphy, *Transforming Ourselves, Transforming the World, An Open Conspiracy for Social Change* (ZED Book & Fernwood, 1999); cf. *The Courage to Be*, chapitre 1, pages 11-12.

L'auteur

Brian Murphy est un activiste, un organisateur et un auteur. Depuis vingt-cinq ans, Brian œuvre au sein de Inter Pares. Ses fonctions consistent principalement à l'élaboration de politiques et au soutien de programmes mis en œuvre par Inter Pares en Asie, en Afrique, en Amérique latine et au Canada. Brian est l'auteur de *Transforming Ourselves, Transforming the World : an Open Conspiracy for Social Change*, ZED Books (Londres et New York) et Fernwood Books (Halifax), 1999. Aussi disponible en français sous *De la pensée à l'action: la personne au coeur du changement social* (trad. Geneviève Boulanger), Écosociété (Montréal), 2001.

© Brian K. Murphy, 2003

